

4

Inédits

2 Pages d'un « testimonio » sur l'établi

Koulsy LAMKO

6 Quand la planète t'appartiendra

Gary VICTOR

Pages d'un « testimonio » sur l'établi

Maria L. Sucuqui sortit son livre de l'armoire où elle l'avait enfermé à double tour de clé. Son livre... – elle l'écrivait déjà depuis trois ans – c'était un gros cahier d'écolier bleu à gros interlignes barbouillés tantôt au crayon noir, tantôt à l'encre rouge. Une écriture cursive et irrégulière, des lettres aux arrondis anguleux...

« Je vous le lis. »

Ses doigts fébriles balayaient mécaniquement les pages auxquelles ils imprimaient des empreintes moites de sueur. Maria L. Sucuqui tremblotait légèrement. Sa voix au début ferme, entière et qui racontait, exaltée, le pays « guatemalteca d'antès la guerra », cette voix qui faisait bondir les carpes dans les rivières folles serpentant les collines, ce timbre enjoué qui escaladait la montagne dans la course-poursuite du varan, ce grain à jamais frappé du sceau de la mélancolie mais qui apportait sa fêlure à la mélodie allègre se mit à vriller, à s'engager comme solitaire sur un sentier de forêt vierge tailladé au milieu de gigantesques arbres enchevêtrés de lianes. La voix se chargeait brusquement d'une épaisseur, une espèce de lourdeur qui peu à peu la gagnait, lui pendait de partout.

« La guerre, ce désastre ! Les gens couraient partout, ne savaient où se cacher. Ici dans cette basse région du golfe du Mexique, la pluie parfois inonde nos champs, les tornades parfois prennent nos maisons qu'elles décoiffent, les ouragans parfois nous surprennent et nous infligent des ravages insoutenables ; mais rien ne vaut le désastre de la guerre. Impitoyable guerre du Guatemala ! Il y a des gens qui ont pu sortir directement, qui habitaient non loin de la frontière et qui n'ont eu que quelques jours pour fuir. Il y en a qui ont passé trois mois à se perdre sur la montagne. Les avions les bombardaient. Les bombes tombaient, à gauche, à droite. Hommes, femmes et enfants crevaient comme des mouches. Ce n'est pas facile de fuir sur la montagne surtout quand il pleut... Il pleuvait, parfois toute la journée, et comment donc se protéger de ces cordes qui tombaient drues, violentes, généraient une boue noire et glissante sous les pas des fuyards ? Les gens s'écroulaient par terre pris de fatigue et de faim et de froid. Les gens mangeaient n'importe quoi pour vivre : des *tortillas* faites de laine de mouton qu'il fallait mâchouiller pour se donner l'illusion de manger. Les gens buvaient l'eau des pluies stagnantes, n'importe quelle eau de mare qui pouvait étancher la soif. Plus elle était boueuse plus elle pouvait aider à calmer la faim

qui tordait le ventre, paralysait les jambes, empêchait de fuir. Les soldats gouvernementaux les traquaient, venaient avec du foin et du pétrole qu'ils répandaient à l'entrée des caves avant d'y mettre le feu. Le plus terrible c'est que les pauvres paysans ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait. Ils n'avaient rien à se reprocher, n'avaient rien fait de mal, avaient toujours vécu paisiblement sur ces hauteurs, pauvres mais heureux au milieu de leurs champs de manioc, sur ces terres héritées de leurs ancêtres depuis des millénaires, et puis voici qu'un jour, par hasard, des soldats débarquent et c'est le désastre... »

Elle fit une pause. Commandée sans doute par un retour à la ligne. Une fin de paragraphe dans ce récit de la désolation de cette effroyable guerre du Guatemala des années 1981.

« Voulez-vous que je vous lise aussi le chapitre suivant ? »

- « Tu es libre de lire ce que tu as envie de lire et de garder pour toi seule ce que tu penses n'appartenir qu'à toi, Maria », lui rétorquai-je un tantinet encourageant.

Elle hésita, me regarda longuement comme pour déceler sur mon visage la complicité qui l'engagerait, comme pour chasser le doute, comme pour jauger mon aptitude à conserver avec elle le secret de ce pan de sa vie qu'elle avait confié à ces pages de cahier d'écolier dans la stricte intimité des nuits de solitude.

« On m'a prise. Les soldats du gouvernement. Un jour qu'ils ont découvert notre cache dans la montagne. Mes parents se sont enfuis. Une liane traîtresse ! J'avais buté contre une liane qui s'est enroulée autour de ma jambe et m'a terrassée. J'avais quatorze ans. Ils m'ont retournée. Un lavage de cerveau. Il fallait que nous, jeunesse patriote, nous nous dressions contre ces bandits, ces renégats de villageois qui abritaient les rebelles, ces espions de villageois qui donnaient des informations aux rebelles et les nourrissaient. Ils nous ont donné des armes. Ils nous ont appris à tirer sur nos parents... J'ai... Un jour j'ai... »

La voix de Maria, qui s'était peu à peu imperceptiblement nourrie de trémolos, était maintenant saccadée, hésitante... Un silence tranchant. Elle fondit en larmes, balaya d'un mouvement de bras le vide autour d'elle comme pour saisir le pieu central qui tenait le toit de la case... Surpris, j'hésitai, indécis quant à l'attitude à tenir. Aurais-je écouté ma sensiblerie habituelle que je me serais précipité vers elle, pour lui saisir l'épaule, partager dans un *abrasso* vrai un moment de cette douleur qui la rongait... Mais là, je ne pouvais que la regarder se démener, solitaire, se tordre, balbutier des mots qui s'étouffaient comme un râle au fond de sa gorge. Le pieu qu'elle cherchait n'était pas à la portée de son geste. Elle planta alors ses doigts dans les pages de son cahier qu'elle serra fortement contre sa poitrine. Cinq minutes, une éternité. Elle décida alors de tenir la tête droite, le visage

dégagé, le front haut. Un flot de larmes dégoulinait sur ses joues, sa poitrine moulée dans cette belle robe traditionnelle multicolore, *mano hecho*, tissée dans de la laine de mouton. J'avais l'air bête dans ce face-à-face, moi, spectateur passif de cet effondrement, impassibilité feinte et affichée alors que grondaient en mon for intérieur colère et révolte, impuissance et pitié. Elle pleura longtemps, silencieuse. Je crus bon, pour plus de cohérence dans ma méthode de travail, de respecter ce moment du « face à soi-même » qu'elle racontait autrement que par des mots jetés au crayon sur un cahier d'écolier. Je devais n'esquisser aucun geste de compassion qui pourrait aider au refoulement, entraver l'épanchement de la douleur, la renvoyer dans le cagibi secret où elle se terrait depuis une vingtaine d'années, captive turbulente d'une âme sensible qui s'est culpabilisée, s'est détestée, s'est haïe.

Elle pleura longuement !

« Excusez-moi de m'être laissée aller... me dit-elle brutalement pour me rassurer. J'ai honte d'avoir manqué de courage ! Je vais continuer à lire cet épisode... »

J'avais un « tu es libre de lire ou de ne pas lire, Maria ». Elle me lut tout son livre que j'écoutais avidement. Le dernier chapitre racontait le combat qu'elle menait depuis quinze ans pour l'émancipation et la reconnaissance des droits de la femme. Elle avait organisé ses consœurs dans un projet de verger : manguiers, orangers, papayers, citronniers, goyaviers. Une affaire qui marchait et dont chacune des associées jouissait grassement du bénéfice...

Quand enfin, elle me lança : « Voilà où j'en suis dans la rédaction de mon livre », je m'entendis lui répondre :

« Il est saisissant ton livre, émouvant. Ton expérience de la vie est d'une inhabituelle richesse, un vrai roman. Mais il va falloir que nous creusions davantage des sillons dans cette mémoire douloureuse qui a fait kyste en toi et que tu portes comme une grossesse indésirée. Nous y consacrerons le temps qu'il faudra, mais sache que pour la réécriture de ton texte, il te faudra souvent affronter tes démons, ta douleur, ta mémoire. Je souhaiterais que tu aies pleine conscience de la situation. Mes questions traqueront l'authentique, le détail ; elles interrogeront les souvenirs vagues, confus et brumeux pour y déceler des traits de lumière... de vérité. Il faudra que tu t'écrives mieux Maria ; que tu rentres au plus profond de toi pour y pêcher le plus secret de toi... Tu seras parfois confrontée aux dilemmes du silence et de la parole, en permanence déchirée entre "j'arrête" ou "je continue". Mon rôle sera de t'aider non seulement à y mettre la forme, mais aussi à puiser jusqu'au fond de tes peurs... »

Elle me regardait sans broncher. Je me levai, assommé, balbutiai un « *hasta manana* » embarrassé.

Je m'engageai dans la ruelle menant à la clinique où je séjournais dans ce village d'indigènes mayas rescapés des guerres du Guatemala. Les habitants tenaient à écrire leur Exodus, la « salida de Guatemala », cette rocambolesque sortie du pays vers les frontières du Chiapas, entre les feux des rebelles et ceux des soldats de l'armée, entre les trappes bourrées de lances et de flèches empoisonnées, l'angoisse et le dénuement... Je tenais à apporter le concours de mon art d'écrivain et d'animateur d'atelier d'écriture. Pour polir la forme, pour partager par le biais des mots leur mémoire de réfugiés. Je me rendais compte que pour y arriver j'allais devoir faire accoucher des démons qui sommeillaient dans les limbes de mes écrivains. Un programme exaltant à l'horizon !

Koulsy LAMKO

Quand la planète t'appartiendra

Les véhicules étaient pressés les uns contre les autres. Tonalité continue de coups d'avertisseurs désespérés. Des conducteurs, furieux d'attendre depuis des heures, descendaient de leur voiture pour s'invectiver, une manière comme une autre de canaliser leur agressivité. Un embouteillage monstre qui durait depuis plus de six heures, direction est et direction ouest, des deux côtés de la Voie qui, elle, au milieu, était vide, son asphalte noir et brillant reflétant parfois de manière aveuglante les rayons brûlants du soleil. La ligne jaune séparait la Voie de celles du commun des mortels. Plus de lois, plus de morale, pensa Dioné. Il n'y avait plus que la raison du plus fort, seule, symbolisée par la machine qui glissait au loin sur la Voie. Une autre forme de jungle. La nouvelle civilisation.

- J'te dis qu'aujourd'hui, nous n'avancerons pas, grogna Guiyou. Cela devait bien arriver un jour. Nous allons griller sur place.

- Ils vont envoyer la Garde, dit Dioné, sans conviction.

- Pourquoi pas l'autorisation d'utiliser la Voie, pendant que tu y es ? ricana Guiyou. T' veux qu' j'te dise ce que nous sommes ? Des p'tits tas de merde qui aimeraient toujours rester des p'tits tas de merde parce que, tu vois, cette odeur de merde, nous avons fini par nous y habituer. Nous allons rester ici jusqu'à ce que nos os pourrissent dans ces ferrailles puantes et pendant que nous serons en enfer, nous les verrons passer sur la Voie... Y en a qui disent qu'ils font parfois du 200 milles à l'heure. C'est d' sport, cela. Tu n' trouves pas ? Y a rien d' mieux que la vitesse pour les méninges. Tu fais la différence entre eux et nous, et tu découvres ce que nous avons dans la caboche.

- Tu vas te taire, nom de Dieu, hurla Dioné. Tu vas te taire ou je vais te foutre mon poing sur ta sale face de rat.

Il fut lui-même surpris de la fureur qui le convulsa soudain. Il revint à lui, le souffle court, les yeux injectés de sang. Fébrilement, il se débarrassa de sa chemise trempée de sueur avant d'allumer un joint, les mains agitées par de brefs tremblements. Il fut en proie à une brusque nausée. C'était sans doute dû à la poussière qui s'était accumulée sur sa peau, à la soif qui asséchait sa gorge, à cette démangeaison qui le brûlait, quelque part entre les cuisses. Combien de temps encore avant que ce damné soleil ne se décide à mettre les voiles ? Il prit une bouteille de bière, fit sauter le bouchon et versa le liquide chaud sur sa tête. Il ressentit encore plus péniblement l'étau de la température.

- Les voilà tes fameux Gardes, marmonna Guiyou... Y vont venir nous dorloter, ces bons à rien... Tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Le vrombissement d'un hélicoptère qui s'approchait à basse altitude couvrit le vacarme diffus. Des milliers de têtes cherchaient à apercevoir l'engin à travers le brouillard vaguement grisâtre qui se maintenait avec persistance au-dessus de la route...

« Le Gouvernement vous demande de garder votre calme... » La voix ultra amplifiée dominait le ronronnement saccadé de l'hélicoptère qui décrivait une ellipse légèrement

penchée du côté de la Voie. Dioné, intrigué, se demanda s'il allait se poser sur l'autoroute interdite. Cela devait être possible. L'appareil leur appartenait.

- Qu'est-ce que je te disais ? pouffa Guiyou... Ces fumiers ont toujours la solution à nos problèmes et tous ces cons qui se promènent torse nu, sans crainte d'un cancer de la peau, vont se calmer. On nous crache dans la gueule et nous en redemandons toujours.

Il passa sa tête par la portière, brandit son poing et vociféra sa panoplie d'injures. Dioné le laissa faire en se disant que c'était la meilleure façon pour son compagnon de se défouler. L'hélicoptère, indifférent aux invectives de Guiyou, planait encore au-dessus des véhicules immobilisés... « Le Gouvernement vous demande de garder votre calme... Tout est mis actuellement en œuvre pour décongestionner la route. »

Guiyou se mit à s'agiter soudain avec frénésie, essayant de bouger son énorme corps afin qu'il puisse avoir une meilleur vue sur la Voie.

- Ils arrivent, éructa-t-il... Accroche-toi bien, mon pote. Tu vas piger la différence. Voici venir les serviteurs du peuple.

Dioné se pencha pour mieux voir, modifiant l'orientation des rétroviseurs extérieurs afin d'augmenter son champ de vision. Un hululement de sirènes dégagea un espace de silence, comme si le désordre sonore sur la route se terrait à l'approche d'un dévoreur de sons. Le Cortège passa à la vitesse de l'éclair. Ce fut à peine si Dioné eut le temps de consulter le radar de vitesse qu'il avait pointé sur la Voie.

- Ton foutu compteur n'avait aucune chance, rigola Guiyou. Ils devaient bien faire du 250... Ils nous ont tous enculés avec leur 250.

Une jeep fit soudain gronder ses moteurs, démarra brusquement et, dans un crissement de pneus, s'élança sur la Voie.

- V'la un homme ! cria Guiyou en donnant un violent coup de coude à Dioné. Vas-y ! hurla-il. Montre à ces morts-vivants qu'il en existe encore.

Dioné suivait, fasciné, la jeep qui prenait de la vitesse, rugissant de toute la puissance de son moteur. Une machine surgie de nulle part glissa en zigzaguant vers l'intrus. Ils eurent juste le temps d'apercevoir l'éclair fugace du désintégré. À l'endroit exact où se trouvait la jeep, il ne resta qu'un amas de ferrailles calcinées. Guiyou sanglota sans aucune honte, son ventre énorme secoué par de brusques convulsions. Dioné, impassible, laissait son regard dériver sur la ligne jaune. Au-dessus d'eux, l'hélicoptère délivrait son message environ tous les cinquante mètres, la voix suramplifiée agressant les conducteurs, penchés sur leur volant, anéantis par la chaleur. « Le Gouvernement vous demande de garder votre calme... Tout est actuellement mis en œuvre pour décongestionner la route. » Dioné tenta de se boucher les oreilles avec du coton sale qui se trouvait dans la boîte à gants. La voix s'infiltrait malgré tout jusqu'au plus profond de son subconscient. Il hurla, cri désespéré de damné, cherchant à arracher cette ligne jaune qui rampait dans sa tête, pareille à un ver nauséabond.

Gary VICTOR